

# Colette : de la guerre de 1914-1918 au féminisme

Marc Fournier

Il ne s'agit pas dans un colloque d'histoire d'évoquer une œuvre littéraire et encore moins celle de la célèbre romancière Colette car son œuvre romanesque ignore pratiquement la guerre de 1914-1918 à l'exception de *Mitsou* et de *La Fin de Chéri* et encore de façon incidente. Non, il s'agit d'évoquer un aspect moins connu d'elle, la journaliste, avisée et lucide, le témoin oculaire, mais subjective et distanciée, pour parler en tant que femme et épouse, des faits de la vie quotidienne pendant cette période. En plus, Colette a su observer, comprendre et souligner le rôle important tenu par les femmes pour la première fois dans notre histoire de France, aussi bien dans les villes que dans les campagnes, pour pallier l'absence des hommes partis au combat.

## I. Colette de 1914 à 1918

### 1. Qui est Colette en 1914 ?

Née en 1873, Colette en 1914 est âgée de 41 ans. C'est une Bourguignonne de Saint-Sauveur-en-Puisaye dans l'Yonne. Elle a divorcé en 1910, d'Henri Gauthier-Villars, écrivain, critique musical, dit Willy nom sous lequel elle publie ses premiers romans, la série des *Claudine*. C'est lui qui l'a conseillée en matière journalistique et stylistique et qui a lancé sa carrière littéraire et mondaine. Après une vie sentimentale tumultueuse, voire scandaleuse, Colette a rencontré au journal *Le Matin* le baron Henri de Jouvenel des Ursins, un des deux directeurs, qu'elle épouse en 1912 et dont elle a une fille en 1913, prénommée Colette, Bel Gazou en littérature.

Colette a déjà écrit plusieurs romans à succès : *La Retraite sentimentale*, *Les Vrilles de la vigne*, et *L'Entrave*. *La Vagabonde* retrace sa vie de comédienne lors de tournées. Elle s'est illustrée dans des pantomimes où elle apparaissait dans des tenues plus que légères qui lui valurent une réputation sulfureuse...

Donc en 1914, Colette n'est pas une inconnue, elle est même une célébrité dans les milieux du théâtre, de la littérature, de Lesbos et dans certains salons parisiens. Elle est aussi une journaliste prolifique et reconnue. Elle a collaboré à plusieurs journaux dans lesquels elle a abordé des sujets consacrés à la guerre rapportant des scènes vues du côté des civils pour un lectorat surtout féminin de la classe moyenne, qui se reconnaissait en elle

Les ouvrages auxquels je me suis référé le plus souvent sont réunis et publiés sous les titres *Les Heures longues* en 1917 et *La Chambre éclairée* en 1922. À cette liste il faut ajouter *Colette Journaliste* publié en 2010.

### 2. Colette et la mobilisation générale

Quand la mobilisation générale est proclamée le soir du 1<sup>er</sup> août à Paris, Colette est en villégiature depuis juillet à Rozven près de Saint-Malo avec sa fille Bel Gazou et sa nurse, et l'actrice Musidora, dans la villa achetée pour elle par son ex-compagne, Missy, la fille du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III. Son mari est rentré dès le 15 juillet à Paris comprenant la gravité de la situation.

Le 2 août les affiches de la mobilisation sont placardées sur les murs des communes de France. Voici la réaction de Colette devant celle de Saint-Malo.

« La guerre ? Jusqu'à la fin du mois dernier, ce n'était qu'un mot, énorme barrant les journaux assoupis de l'été. La guerre ? Peut-être, oui, très loin, de l'autre côté de la terre, mais pas ici... C'était la guerre ;

dans Saint-Malo, où nous courions chercher des nouvelles, un coup de tonnerre entrain en même temps que nous : la Mobilisation Générale.

Comment oublierai-je cette heure-là ? Quatre heures, un beau jour voilé d'été marin, les remparts dorés de la vieille ville debout devant une mer verte sur la plage, bleue à l'horizon... Et du milieu de la cité tous les vacarmes jaillissent à la fois : le tocsin, le tambour, les cris de la foule, les pleurs des enfants... on se presse autour de l'appariteur au tambour, qui lit ; on n'écoute pas ce qu'il lit parce qu'on le sait. Des femmes quittent les groupes en courant, s'arrêtent comme frappées, puis courent de nouveau, avec un air d'avoir dépassé une limite invisible de l'autre côté de la vie. Certaines pleurent brusquement, et brusquement s'interrompent de pleurer pour réfléchir, la bouche stupide. Des adolescents pâlisent et regardent devant eux en somnambules <sup>1</sup>. »

Cet article, exemple du « journalisme lyrique » selon les termes d'A. Billy, se caractérise par la capture de choses vues qui avaient échappé à d'autres observateurs et qui sont rapportées selon un style sobre et poétique. Colette sait voir les réactions collectives, saisir le moment et la lumière qui mettent en évidence l'irruption du tragique dans le quotidien. Au début, la guerre n'est qu'un mot, une vague rumeur à laquelle on ne veut pas croire. Et puis, dans la beauté du décor marin de Saint-Malo, un coup de tonnerre : la mobilisation générale ! Colette relève le comportement de la population malouine qui a dû être identique dans toute la France : tocsin, tambour, cris, pleurs. C'est la consternation, la confusion, l'affolement. Les femmes, les enfants, les adolescents, (les hommes devant être au travail) tous comprennent que le temps des jours heureux est terminé et qu'un jour comme celui-là ne peut être oublié.

À la lecture de ce texte nous reviennent en mémoire des photographies et des images de nombreux films qui ont évoqué ce mémorable et traumatique événement.



---

<sup>1</sup> *Les Heures longues*, p. 6 et 7.

### 3. Colette veilleuse de nuit à Paris octobre 1914

Le 3 août l'Allemagne déclare la guerre à la France. Colette regagne immédiatement Paris avec Musidora, le temps de croiser son mari mobilisé. Elle a expédié Bel Gazou et sa nurse à Castel Novel en Corrèze dans le château des Jouvenel. À Paris comme dans toute la France, règne une curieuse mais éphémère euphorie. Colette, la fille du capitaine Colette qui a eu une jambe coupée en Italie le 8 juin 1859 à la bataille de Marignan contre les Autrichiens, est volontiers patriotique. Les articles qu'elle écrit en août dans *Le Matin* témoignent d'un esprit cocardier et arborent un optimisme sans faille sur le succès rapide des armées françaises. Mais elle n'était pas la seule à croire à une victoire éclair.

Bientôt à Paris comme un peu partout dans le pays, les premières conséquences de la guerre se font ressentir : pannes d'électricité, privations et restrictions. La recherche du ravitaillement devient pour beaucoup de citadins la préoccupation majeure. Pour surmonter ces difficultés Colette et trois de ses amies artistes ou écrivains (Hélène Pène, Marguerite Moréno et Musidora) s'organisent en un phalanstère pour se répartir les tâches et pour réduire les dépenses.

En septembre, le ton de la presse devient plus nuancé quant à l'issue rapide et favorable de nos armées. Les Français insensiblement commencent à penser que la guerre s'installe et va durer. Dès l'automne, beaucoup de Parisiennes désirent se rendre utiles et vont s'engager comme infirmières ou aides-soignantes de jour et de nuit. Robert de Jouvenel écrit à son frère Henri : « Mon vieux les grues les plus notoires et les plus charmantes font partie de la Croix-Rouge, le métier de blessé va être tuant <sup>2</sup>. » Mais la réalité est moins drôle car les premières victimes arrivent en grand nombre. Colette devient, début octobre et pendant trois semaines, veilleuse de nuit au lycée Janson-de-Sailly transformé en collège hôpital. Le travail est épuisant. Elle assiste aux cortèges d'éclopés, d'amputés d'un bras, d'une jambe, parfois des deux, et elle est confrontée aux visages défigurés des « gueules cassées ». Elle évoque la situation de cet hôpital dans un article des *Heures longues* :

« Sous l'électricité en veilleuse les huit blessés sont endormis. Endormis mais non silencieux. Le sommeil libère la plainte qu'ils retiennent tout au long du jour par orgueil. Le pleurétique geint régulièrement, d'une voix douce comme une femme. Celui qui a la mâchoire et l'œil éclatés dit, de temps en temps : « Oh » avec l'accent de l'effarement, du scandale. Un mince jeune homme blond, amputé de la jambe depuis quatre jours, gît sur le dos, les bras ouverts, et son sommeil semble avoir renoncé à la vie. Un barbu, le bras pris dans le plâtre, cherche dans son lit, la place où il souffrirait le moins <sup>3</sup>. »

Dans ses articles *Les Propos d'une Parisienne*, Colette s'intéresse aux blessés, à leur honneur et parfois à leur bonheur d'être revenus, même mutilés. Selon elle, ils éprouvent de la joie d'avoir été appelés, d'avoir combattu, d'avoir donné pour la France, un de leurs membres, qui un bras, qui une jambe, qui les deux. Elle insiste sur l'optimisme des infirmières qui se forge sur celui des amputés tout heureux d'être encore en vie.

### 4. Colette à Verdun

Pour Colette ce travail fatigant de veilleuse de nuit ne peut se prolonger d'autant qu'elle a hâte de rejoindre son mari qu'elle n'a pas revu depuis plus de deux mois. Henri de Jouvenel a été mobilisé le 12 août comme sous-lieutenant au 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale chargé de la défense de Verdun. Malgré l'interdiction faite aux femmes de rejoindre leurs maris, fiancés ou amants, Colette part sous un faux nom, Anna Godé. Après un long voyage de 13 heures de train dans l'obscurité complète, elle arrive à destination sans doute avant le 20 décembre. Le jour, elle vit cloîtrée « dans son harem » selon ses propres termes, en réalité dans l'appartement d'un sous-officier de carrière et de sa femme. Ce logis est éloigné de 10 km du front, par conséquent Colette n'est pas un témoin oculaire des combats, ce qui lui masque la réalité de la situation et lui fait croire à un relatif calme et à sa sécurité.

Elle remarque la joie des prisonniers allemands car ils en ont fini avec la guerre ! Le soir, elle risque quelques promenades dans les proches faubourgs de la ville. Au cours de l'une d'elles, elle assiste à une bataille

---

<sup>2</sup> Jean Chalon, *Colette l'éternelle apprentie*, p. 178.

<sup>3</sup> *Les Heures longues*, p. 12.

aérienne qui lui inspire les mêmes sentiments qu'au soldat poète, Guillaume Apollinaire, qui s'extasiait « Dieu que la guerre est jolie ! » Voici comment elle rapporte ce qu'elle voit :

« Nous crions, car le tumulte a grandi, nécessaire à la beauté de la chasse aérienne ; les canons de la ville et des forts donnent de la voix comme une meute, les uns en basse profonde, les autres en aboiements brefs, rageurs ; la poursuite magnifique est au-dessus de nous <sup>4</sup>. »

Toujours dans *Les Heures longues* Colette parle avec admiration des « éclairs roses » des canons, du « feu rose du départ du projectile », des « flocons ronds, petits, éclatants, immobiles », de « la chute florale des fusées qui crèvent la nuit <sup>5</sup>».

À Verdun Colette s'attarde sur les scènes à l'arrière du front. Ainsi elle observe le marché noir : tout le monde vend n'importe quoi à n'importe qui car il y a pénurie de beurre. Pour Noël 1914 qu'elle passe dans cette ville et le jour de l'An 1915 en Argonne, elle note que :

« Les soldats ont tout ce qu'il faut et davantage ; ils ont eu huit ou dix mille oies pour Noël, ils ont du vin, des oranges, du chocolat. Mais ce n'est pas tout : c'est la troupe, grassement ravitaillée qui nourrit les villages, ce qui reste des villages <sup>6</sup>. »

Colette effectuera plusieurs séjours à Verdun au cours de cette année 1915 : (fin janvier et début février puis mi-mai et encore du 14 au 23 juillet) toujours heureuse de jouer à l'odalisque dans le harem de son seigneur et maître du moment. Ensuite, elle s'éloigne du théâtre des opérations car son journal l'envoie comme reporter à Rome où elle restera parce que son mari participe en tant que délégué de la France à la **Conférence de l'Entente** qui rassemble les États des Balkans favorables aux alliés. Puis quand il devient chef de cabinet du secrétaire d'État à la marine marchande, Anatole de Monzie, Colette entre avec joie à Paris. Mais Henri démis de ses fonctions repart sur le front « au point le plus brûlant de l'offensive » écrit-elle à son ami Georges Wague. Rongée d'inquiétude, sans nouvelles, elle le retrouvera dans la capitale à la fin de la guerre.

Donc Colette n'a pas séjourné longtemps proche du front et surtout après 1915. Elle se souvient de la guerre fugitivement quand, en août 1915, elle assiste dans une gare en Italie, au départ en chantant « des mandolinistes italiens » aussi naïfs que les soldats français en 1914, pour aller combattre les Allemands. Elle ne retourne à Verdun qu'en 1918 pour y découvrir, comme Marcel Proust, les ravages, les outrages des bombardements et des combats de tranchées : paysages méconnaissables, dévastés, labourés. Elle écrit sans pathos mais avec objectivité :

« Plaine sans troupeaux, vallées sans herbage – ici l'œuvre de la guerre devient fantastique... L'entonnoir creusé par le projectile touche à l'entonnoir voisin comme l'alvéole à l'autre alvéole dans la ruche... Traverses équarries, rails, ronces de métal, lianes d'acier, fruits explosibles, c'est hélas ! la seule moisson que promettent cette année les pays du front où l'artillerie a fouillé et mis au jour, plus bas que l'humus, les entrailles de la terre <sup>7</sup>. »

## 5. La guerre de 14-18 : les choix de Colette journaliste

Aujourd'hui on peut s'étonner que Colette ait si peu évoqué les carnages de cette guerre quand on sait le nombre effrayant de soldats tués et blessés, de part et d'autre, dans « cet abattoir international en furie » selon les termes de L.-F. Céline. Son attitude est d'autant plus surprenante et incompréhensible qu'elle n'ignore pas les combats meurtriers par air ou par terre. Par sa fonction de veilleuse de nuit elle a vu les souffrances de tous ces différents mutilés. Par son mari en première ligne sur le front, elle a recueilli des informations quand il lui décrivait dans ses lettres la situation réelle à Verdun :

---

<sup>4</sup> *Les Heures longues*, p. 47.

<sup>5</sup> C. Pichois et A. Brunet, *Colette*, p. 222.

<sup>6</sup> *Les Heures longues*, p. 49.

<sup>7</sup> N° spécial du *Monde*, « Colette l'affranchie », p. 32 et 33.

« Ce défilé de femmes et de mères qui sanglotent, ces pères qui viennent demander le corps de leurs fils et auxquels on ne peut pas le rendre, ces lettres de réfugiés qui implorent le retour dans leur village, même sous les obus et auxquels je n'ai le droit de rien accorder, tout cela compose une atmosphère affreuse <sup>8</sup>. »

Ou bien encore par ses réseaux d'amis bien placés et par ceux du journalisme, elle pouvait connaître les mouvements des troupes françaises, les avancées ou les reculs voire les retraites des armées, les victoires illusoires et éphémères. Mais jamais dans sa nombreuse correspondance avec son amie Valentine, elle ne parle de ce conflit international.

Or elle n'est pas dupe ! Dans un article intitulé *Les Mêmes* daté de mars 1915 elle énumère un certain nombre d'atrocités, d'horreurs, commises par les soldats allemands :

« Les officiers prussiens soupèrent joyeusement à l'hôtel du Grand-Monarque qu'ils incendièrent aussitôt après. On ramassa dans les rues une centaine de prisonniers qu'on enferma sans nourriture dans une cave incendiée. Les officiers prussiens s'extasiaient sur leur œuvre. On les entend répéter : « Il faut que ce soit le sort de toute la France, et que femmes, enfants vieillards tout y passe. »

Mais à la fin elle pose cette question : « Et la date ? Dix-neuf cent quinze ? Non, dix-huit cent soixante et onze. On pouvait s'y tromper <sup>9</sup>. » Le titre équivoque *Les Mêmes* favorise cette confusion. Donc Colette n'ignore rien de la cruelle réalité de ce conflit.

Certes, à cette époque il n'y a pas de correspondants de guerre et surtout pas des femmes. Pour obtenir des témoignages directs sur les combats, il faut lire les œuvres d'écrivains qui sont allés au front et ont vécu dans les tranchées, les boyaux, comme Henri Barbusse, Maurice Genevoix, Rolland Dorgelès, Louis Pergaud, Céline côté français et Erich Maria Remarque et Ernst Jünger côté allemand, d'autres aussi, sans compter les lettres bouleversantes des poilus !

Colette choisit de parler de la guerre par réfraction en montrant la vie à l'arrière, celle des civils à la ville et à la campagne. Elle a préféré rapporter des potins parisiens et des scènes vues avec précision et pittoresque. Elle remarque les nouveaux riches qui ont prospéré par d'obscures manœuvres mercantiles. Elle a pu observer aussi avec empathie en Limousin, chez son mari, des changements considérables à cette période comme ces enfants et ces vieux agriculteurs obligés de reprendre du service pour apporter leurs bras pour les travaux des champs :

« Nous avons l'exemple des râteleurs enfants, qui tous travaillent aux foins qu'on a pu faucher ; dix ans celui-là ? Et huit ans celui-ci ? Peut-être moins. Mais regardez donc ce vieux faneur, suivi, comme de son ombre courte, d'un marmot de quatre ans, qui manie un râteau à sa taille <sup>10</sup>. »

Elle constate et souligne les conséquences de ce conflit qui envahissent toutes les consciences et le langage, même ceux des enfants. Ainsi Bel Gazou emploie des termes militaires et s'invente un grand frère qui fabrique des « minitions » en Angleterre et une grande sœur « prisonnière, la pôvre des boches ! <sup>11</sup> ».

Mais s'arrêter à ces simples constatations et énumérations reviendrait à minimiser le rôle plus prégnant qu'elle a joué auprès de ses chères lectrices en leur révélant des aspects moins connus des effets de l'absence des hommes appelés pour la défense de la France : la condition pitoyable des enfants et la nouvelle place des femmes dans la société française.

---

<sup>8</sup> Claude Pichois et Alain Brunet, *Colette*, p. 223.

<sup>9</sup> *Les Heures longues*, p. 79 et 80.

<sup>10</sup> *Les Heures longues*, p. 157 et 158.

<sup>11</sup> *La Chambre éclairée*, p. 14.

## II. De la guerre au féminisme : lucidité et courage de Colette

### 1. Colette et la politique

Dans les articles et dans l'œuvre de Colette, pas de révolte, pas de cris d'indignation, pas de dénonciation de la guerre. Dans ses romans, aucun porte-parole du pacifisme comme Jacques dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard même si le roman *La Fin de Chéri* montre que le conflit de 1914-1918 a détruit pour toujours un certain mode de vie de la société française et rendu impossible l'insouciance d'une classe sociale aisée.

Comment faut-il interpréter les choix de Colette ? Par son indifférence ? Par son manque de compassion envers le nombre considérable en pertes humaines, côtés français et allemand, alliés et ennemis ? Ou bien faut-il croire en sa volonté de ne point contrarier la propagande officielle, muette sur ce qui se passait vraiment sur les champs de bataille ?

Pour risquer deux hypothèses, citons une lettre adressée en septembre 1914 à son amie Musidora dans laquelle s'affiche son fatalisme : « La guerre est une chose naturelle, inévitable comme le rassemblement des nuées et le coup de tonnerre<sup>12</sup>. » Cette remarque la conduit consciemment à montrer seulement les conséquences plutôt que de relater les événements militaires. Citons aussi cette réplique d'une de ses héroïnes, proches d'elle, dans le roman éponyme, Julie de Carneilhan : « Ce n'est pas l'affaire d'une femme de raisonner sur la guerre <sup>13</sup>. » Curieusement pour cette femme libérée, insoumise, la guerre comme la politique, sont des affaires d'hommes ! Point final ! Faut-il penser qu'elle a entendu ces propos dans la bouche de son mari qui a exercé des fonctions politiques ? Peut-être... Alors point final ? Pas sûr...

### 2. Choses vues et diverses

Pendant cette guerre elle s'est intéressée à des situations, à des comportements, concernant les civils dans leurs occupations quotidiennes parfois même frivoles, à Paris ou en province. Par exemple, elle note dès novembre 1914, la réouverture d'un café-concert dans la capitale qui programme, il est vrai, des chants patriotiques. On meurt au front mais on s'amuse à Paris ! Ailleurs, elle relève avec pertinence, la stratégie de certains Français pour rester planqués.

Cependant Colette ne manque pas d'humanité ni de pitié. Elle apprend à son lectorat qu'il existe des chiens dressés pour la guerre et qui meurent comme les soldats :

« Porter les messages, trouver les blessés sous bois et en plaine, cueillir délicatement sur eux le mouchoir, le képi, rapporter enfin la preuve qu'un homme gît quelque part en train de perdre son sang et ses forces <sup>14</sup>. »

Elle signale le patriotisme de ce vieux monsieur qui apprend à faire du crochet pour les soldats.

### 3. Colette et les enfants

Mais ce sont surtout les enfants et les femmes qui retiennent son attention. Ainsi, présente à Noël en Argonne, elle remarque que « les enfants de la région, hier sans chemise, sont aujourd'hui vêtus de laine neuve ». Il est vrai qu'elle ajoute ce commentaire restrictif : « Ils n'ont plus de cheminée pour y poser leurs sabots <sup>15</sup>. » Colette sait voir, choisir et montrer les détails signifiants qui ont échappé aux autres observateurs.

Curieusement elle, qui n'est ni une femme ni un écrivain engagés, n'hésite pas à soutenir des initiatives qui lui semblent éminemment humaines. Elle souligne le rôle indispensable d'une association qui s'occupe par

---

<sup>12</sup> C. Pichois et A. Brunet, *Colette*, p. 43.

<sup>13</sup> Colette, *Romans*, La Pochothèque, Le Livre de poche, p. 1506.

<sup>14</sup> *Les Heures longues*, p. 95.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 49.

solidarité des enfants d'artistes devenus pauvres. Ou bien elle approuve une décision qui organise comme « devoirs de vacances <sup>16</sup> » l'envoi de collégiens parisiens pour aider aux travaux des champs. En plus de découvrir la campagne, les enfants, croit-elle, y reviendront après la guerre !

Autre exemple encore plus significatif : sa mobilisation pour « les enfants de Pâques » victimes des derniers raids d'avion en 1918. Cette opération a été montée par une jeune doctoresse et puéricultrice Clotilde Mulon qui « a aidé à la création des crèches pendant la 1<sup>re</sup> guerre <sup>17</sup> ». Il s'agit de conduire à la campagne des enfants pauvres ou des orphelins de guerre, voire des mères tuberculeuses, tous malades à cause des privations, des mauvaises conditions de logement, souvent des caves. Ils souffrent de pneumonies, bronchites, fièvres, angines... Colette va leur consacrer trois articles dans le journal *L'Éclair* (31 mars, 10 avril et 14 mai 1918). Elle met tout le poids de son talent et de son humanité au service de cette noble cause pour susciter la générosité et la pitié de ses lecteurs. Elle écrit curieusement :

« On peut demeurer froid devant un champ de bataille et garder un cœur ferme au chevet des blessés. Ce spectacle de l'enfance ravagée est insoutenable <sup>18</sup>. »

Puis, elle presse ses lecteurs de faire des dons en argent ou en espèces car « tous les dons envoyés seront distribués en oxygène et en beaux globules rouges.<sup>19</sup> ». Ces fonds permettront à ces enfants de faire « une cure d'air », d'aller dans une école rurale, de découvrir la vie saine de la nature. Colette retrouve ses racines et ses accents bourguignons pour chanter la campagne. Les enfants seront placés dans des familles recommandables du centre de la France et de l'Auvergne, en particulier.

Maintenant on commence à mieux comprendre le rôle de Colette. Sans jamais se réclamer de quelque mouvement, de quelque parti politique que ce soit, elle s'engage en tant que femme sensible pour faire connaître des œuvres charitables, remarquables, dignes de respect et de soutien tout en restant complètement indépendante, libre, c'est-à-dire sans possibilité de se faire récupérer politiquement. Son exemple doit inciter d'autres femmes surtout des citadines, à sortir de chez elles pour se rendre utiles.

#### 4. Colette et les femmes

Elles ont toujours occupé une place centrale, majeure, dans son œuvre littéraire et importante dans ses articles. Colette, comme beaucoup d'autres observateurs, a relaté les tâches qu'elles accomplissent depuis que les hommes sont partis à la guerre. Elle constate que lors des fenaisons sur cinq travailleurs trois sont des femmes et elle les admire car elles sont infatigables. Elle les a vues aussi remplacer les hommes dans les usines, dans les bureaux et dans les hôpitaux, en fait, partout où il le fallait !

Elles vont même les suppléer dans leurs fonctions militaires et s'habiller comme eux. Colette s'amuse à rapporter cette anecdote. Un jeune sergent en permission cherche en vain sa femme dans la foule sur le quai d'une gare. Voici la suite :

« Un cri étranglé m'appela, et je tombai dans les bras... d'un petit sous-lieutenant délicieux, qui fondit en larmes sur mon épaule en bégayant : « Mon chéri, mon chéri » et m'embrassa de la plus scandaleuse manière. Ce sous-lieutenant c'était ma femme <sup>20</sup> ! »

Plus sérieusement, Colette, avec son regard aigu de sociologue, remarque ces femmes, appartenant à une frange limitée de la bourgeoisie, qui devenues veuves de guerre, se retrouvent dans une situation financière précaire. Elles sont contraintes pour vivre ou pour survivre, à renoncer à leur oisiveté et à accepter du travail à domicile, fourni par une association, d'abord avec réticence, avec un sentiment de honte, de déchéance sociale, puis plus facilement. « Ces ouvrières d'infortune », comme les appelle Colette, savent s'adapter à de nouvelles conditions qui les habituent à occuper un emploi et à quitter le foyer conjugal. Ces changements de

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>17</sup> *Colette Journaliste*, p. 59.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>20</sup> *Les Heures longues*, p. 70.

comportement revêtent une importance capitale car ces femmes vont ainsi conquérir leur indépendance économique et comprendre qu'elles peuvent ne plus dépendre de leurs maris ou compagnons. Colette, qui elle-même connaît bien ce sujet pour en avoir souffert au début de sa vie de jeune mariée, ne peut qu'approuver cette émancipation de ses compagnes.

## 5. Vers Le féminisme de Colette : la prise de conscience

Colette est attentive aux modifications des habitudes sociales bousculées par la guerre. Elle évoque dans un article plein d'humour de 1917 ou 1918 et repris dans le recueil *La Chambre éclairée* paru en 1922, les doléances des jeunes filles et fiancées délaissées par les mutilés de guerre. Une raison à cela : ils recherchent des femmes plus mûres qui pourraient même être leurs mères car ils espèrent trouver auprès d'elles, pour oublier l'enfer, le cauchemar des tranchées, une affection maternelle consolatrice durable. Alors que les jeunes filles ne peuvent leur offrir qu'un amour fragile, romantique, mal préparées qu'elles sont, à se dévouer pour des handicapés à vie. La préférence des rescapés suscite leur jalousie... mais elle sera limitée dans le temps ! Colette comprend les unes qui ont retrouvé une raison de vivre et les autres qui se désespèrent en consommant seules leurs années de jeunesse.

Elle parle aussi sans les blâmer, des femmes mûres, veuves, jeunes ou pas, divorcées, celles qu'elle appelle « les reines » qui ne veulent pas s'enterrer vivantes c'est-à-dire renoncer à vivre, à aimer, à reconstruire un foyer. À cette époque de l'immédiat l'après-guerre, cette conception de la vie est une revendication très féministe, mais jugée inconvenante dans certains milieux puritains et moralisateurs. Les veuves de guerre devaient rester veuves de guerre sous peine d'être accusées de manquer de patriotisme, de civisme.

En plus, Colette ose aborder des sujets délicats, voire tabous, comme les enfants nés de viols commis par des soldats allemands et qui deviennent pour l'opinion publique « l'enfant de l'ennemi ». Refusant de joindre sa voix, par solidarité féminine, au chœur des sycophantes, elle prend la défense de ces femmes victimes et honteuses souvent complètement rejetées par la société et démunies. Elle demande à son lectorat de les aider matériellement et de ne pas leur jeter l'opprobre.

D'une façon plus générale, dans ses articles de cette époque, Colette met en évidence le comportement héroïque des femmes, résistantes à leur manière, pour surmonter les épreuves et remplacer les hommes. Pas une n'échappe à son admiration et à son respect : fiancées, épouses, mères, sœurs de soldats, dignes et exemplaires dans l'accomplissement de leur devoir de citoyenne française.

Lors de la terrible bataille de Verdun de février à décembre 1916, Colette publie un article émouvant le 6 avril de la même année dans *La Baïonnette* qui fait l'éloge des mamans. Elle en distingue trois catégories. Les plus vieilles, « les matrones », sont héroïques dans leur malheur d'avoir perdu un fils et honorées de recevoir une croix ou une médaille militaire. Elles se drapent dans les voiles de leur deuil et de leur héroïsme car elles savent qu'elles ont terminé leur vie. Et puis il y a les jeunes mamans, les moins à plaindre parce qu'elles sont toute dévouées à leur progéniture, donc tournées vers l'avenir aux couleurs de l'espoir. Elles ont le devoir de continuer à vivre et d'élever les garçons pour la défense de la patrie. Enfin, les autres, « ces mères militantes » qui font l'admiration de Colette. Elles « méritent d'être appelées entre toutes, des soldates... Ces mères magnifiques, capables de tout, ne se lamentent que de ne point servir<sup>21</sup> ». Ce sont de bonnes patriotes qui ont offert leurs fils à la France et qui sont fières, voire heureuses, quand ils reviennent de la guerre, même amputés.

On ne peut que souscrire aux propos de C. Pichois et A. Brunet dans leur biographie « Colette » quand ils écrivent :

« Elle a compris ce que la guerre, en envoyant les hommes loin de leur foyer, faisait pour libérer les femmes au point que, telle Edmée dans *La Fin de Chéri*, elles vont s'arroger le droit des mâles et vouloir soumettre ceux-ci<sup>22</sup>. »

---

<sup>21</sup> *Colette Journaliste*, p. 55.

<sup>22</sup> C. Pichois et A. Brunet, *Colette*, p. 240.

En effet, Colette a pris conscience, au cours de ces quatre années de guerre, des bouleversements sociétaux et de l'émergence définitive du rôle des femmes dans beaucoup de domaines. Une parenthèse littéraire dans ce colloque d'histoire : au terme du roman *La Fin de Chéri*, la jeune épouse, Edmée, devenue infirmière, refuse de retourner au foyer après la guerre et de suivre le parcours traditionnel promis au sexe féminin : faire des enfants et le ménage !

Ces mêmes biographes rapportent cette crainte d'un citoyen :

« L'hôpital est en train de créer une espèce de petits êtres qui seront odieux la guerre finie <sup>23</sup>. »

Parfois les changements sont tellement radicaux qu'un jeune mari déclare à sa femme sous forme de boutade, deux ans après la guerre :

« J'ai assisté sans murmure, j'ai même applaudi à la conquête, par les femmes, de tous les postes civils désertés par le combattant. Vous nous avez pris le guichet, le volant de direction, voire la pioche et le fouet, et la sacoche d'encaisse, et le poinçon emporte-pièce : c'est bien. Mais le jour où vous vous emparerez de notre chapeau de cérémonie, nous sentons en vous des rivales, et nous pouvons crier : « C'en est fait de toi, suprématie masculine <sup>24</sup> ! »

Nos ancêtres étaient-ils plus machistes que nous ? N'entendons-nous pas encore aujourd'hui cette réflexion : certains métiers ne devraient pas être accessibles aux femmes ! Quant au chapeau de cérémonie qui semble en 1918 l'attribut de prestige et de l'identité masculine ne témoigne-t-il pas d'une prérogative jalousement et suprêmement gardée encore : celle de mener la société en occupant « le haut du pavé » politique et des fonctions professionnelles ?

Autre modification soulignée avec lucidité et pertinence par Colette, c'est l'évolution du langage des femmes, en particulier de la sémantique. En effet, elle a bien observé et compris ce phénomène langagier qui s'accompagne d'un changement des mentalités, des coutumes et des mœurs. Elle remarque que les épouses parlent comme leurs époux mobilisés jusqu'à s'approprier l'argot des militaires et les trivialités. Mais Colette ne les blâme pas : « À qui la faute ? Depuis trois ans des traditions se sont créées <sup>25</sup>. »

Le même constat de l'évolution du langage des femmes fut évident quand, après la cassure de civilisation de 1968, les filles se sont mises à parler et à s'habiller comme les garçons et pas toujours pour le meilleur... La linguistique et les mœurs évoluent en interaction et Colette a bien repéré ce phénomène

## Conclusion

Au terme de cette communication nous suggérons quelques idées synthétiques sur Colette et la guerre de 1914-1918... Et même au-delà :

- son patriotisme optimiste, volontiers cocardier, hérité de son père, le capitaine Colette ;
- son refus de condamner la guerre et son choix de peu évoquer les atrocités, les désastres et le nombre considérable de victimes, les morts et les blessés ;
- son attention portée aux choses vues à l'arrière chez les civils ;
- son observation aiguë des conséquences de la guerre sur les enfants et les femmes, dictée par sa sensibilité et par sa condition féminine ;
- ses prises de position courageuses, admiratives en faveur de ses compagnes pour les délivrer de leur corset physique symbole de leur enfermement sociologique et moralisateur ;

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 240.

– son témoignage perspicace de journaliste et sa prise de conscience qui accompagne et justifie l'évolution, les changements, les bouleversements concernant le statut irréversible des femmes, conséquences de leur rôle déterminant pour remplacer les hommes mobilisés, dans les tâches, les emplois et les travaux quotidiens à la ville et à la campagne ;

– ses articles, accessibles au plus grand nombre, qui la rendent proche de toutes les femmes. En lisant sous sa plume leurs souffrances et leurs attentes, elles vont la considérer comme une confidente, une conseillère avisée et prendre conscience à leur tour de leur nouvelle place. Colette leur apporte la liberté de vivre, d'aimer, de penser, de ressentir, de prendre des fonctions et d'assumer des responsabilités, bref la liberté d'être elles-mêmes actrices et responsables de leur vie et de leur bonheur.

Pour élargir la conclusion et se reporter à son œuvre après 1918 soulignons ce paradoxe de Colette : elle a revendiqué et vécu pleinement et sans tabous sa féminité jusqu'au scandale mais elle n'a jamais été féministe comme en témoigne cette déclaration pleine d'ironie provocatrice : « Aux féministes je leur souhaite le fouet et le harem. »

Colette a écrit sur les femmes des pages émouvantes et fraternelles de « choses vues ». Elle s'est engagée concrètement pour défendre des causes féminines mais n'a produit aucun écrit théorique sur « le deuxième sexe » comme Simone de Beauvoir.

Son féminisme s'impose jusqu'à sa mort par son modèle et sa trajectoire de vie.

### Brève bibliographie

Principaux ouvrages consultés :

- Colette, *Romans*, La Pochothèque, Le Livre de poche, 2004 (excellentes préfaces de Francine Dugast pour chaque roman) ;
- Colette, *Les Heures longues*, 1917, Fayard, 2015 ;
- Colette, *La Chambre éclairée 1922*, Mille et une nuits, 2002 ;
- Colette, *Colette Journaliste*, Seuil, 2010 (excellents commentaires de G. Bonal et F. Maget).

Quelques œuvres sur Colette :

- Jean Chalon, *Colette – l'éternelle apprentie*, Flammarion, 1998 ;
- C. Pichois et A. Brunet, *Colette*, éd. de Fallois, 1999 ;
- G. Bonal et M. Rémy-Bieth, *Colette intime*, éd. Phébus, 2004 ;
- *Colette l'affranchie*, hors-série de *Le Monde* de septembre-octobre 2015.

Mes remerciements à Marie-Claude Mioche pour sa relecture attentive de cette communication et pour ses suggestions et remarques pertinentes.

M. F.